Caroline MULLER, *Au plus près des âmes et des corps. Une histoire intime des catholiques au XIX^e siècle*

Claude Langlois

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ress/6126>

DOI : 10.4000/ress.6126

ISBN : 1663-4446

ISSN : 1663-4446

Éditeur

Librairie Droz

Édition imprimée

Date de publication : 6 juillet 2020

Pagination : 275-279

ISSN : 0048-8046

Référence électronique

Claude Langlois, « Caroline MULLER, *Au plus près des âmes et des corps. Une histoire intime des catholiques au XIX^e siècle* », *Revue européenne des sciences sociales* [En ligne], 58-1 | 2020, mis en ligne le 06 juillet 2020, consulté le 01 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ress/6126> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ress.6126>

Ce document a été généré automatiquement le 1 décembre 2020.

© Librairie Droz

Caroline MULLER, *Au plus près des âmes et des corps. Une histoire intime des catholiques au XIX^e siècle*

Claude Langlois

RÉFÉRENCE

Caroline MULLER, 2019, *Au plus près des âmes et des corps. Une histoire intime des catholiques au XIX^e siècle*, Paris, PUF, 366 p.

- 1 Voici un sujet alléchant, l'histoire de la direction de conscience, qui toutefois ne devient accessible qu'en franchissant plusieurs obstacles point tous également balisés. Le titre, au premier chef. Il propose au lecteur tout à la fois *Une histoire intime des catholiques au XIX^e siècle*, qui, au vu du sujet, serait plutôt une histoire de l'intimité catholique, limité à la seconde moitié du XIX^e siècle, et entend l'amener *Au plus près des âmes et des corps*, ce qui, avouons-le, dans le contexte actuel d'abus sexuel de la part de fondateurs de mouvements religieux récents, pourrait laisser croire – ou craindre – tout autre chose.
- 2 Ce quiproquo levé, reste l'essentiel, un sujet qui, par rapport aux références habituelles s'est largement déplacé. Il ne s'agit plus de s'intéresser aux grandes directions de conscience comme les rapports complexes entre François de Sales et Jeanne de Chantal, ni même, pour en rester au XIX^e siècle, à tel prélat spécialisé dans le commerce avec les carmélites, comme Mgr Gay voire à telles personnalités, à l'instar de Thérèse de l'Enfant-Jésus, osant affirmer, au regard de l'éloignement de son directeur (elle, à Lisieux et lui, au Canada) et de l'inégalité de leurs échanges, que Jésus était son directeur, manière de dire qu'elle pouvait fort bien s'en passer ! Il s'agit ici de la direction de laïcs, célibataires et surtout mariés. Mais on demeure dans une autre forme de sélection, en troquant un élitisme religieux pour un autre, tout social, puisqu'il concerne ici, dans la plupart des cas, des milieux nobiliaires chez lesquels

avoir un directeur de conscience fait presque parti du standing, surtout pour les femmes.

- 3 Plus délicat est le statut même du matériau sur lequel repose cette thèse, car il s'agit de la direction, classique ici, par lettres. Or cette correspondance a souvent été détruite, par principe, par des directeurs scrupuleux qui estimaient en conscience que, relevant du for interne, elle n'avait pas à être conservée, encore moins divulguée. Les Dupanloup, Hulst et Baudrillart, qui fournissent l'essentiel de la documentation sur laquelle repose cette enquête n'eurent pas ces scrupules, peut-être parce que la direction de conscience s'était déjà quelque peu sécularisée à leurs yeux, « mondanisée » plutôt, et qu'elle pouvait être considérée comme partie intégrante de l'activité de personnalités de premier plan de l'establishment parisien. Telle pourrait le faire croire la publication en 1931 de *l'Histoire d'une direction*, imprimé considéré comme une source au même titre que les fonds d'archives, une correspondance de l'abbé Georges Rivière avec la Comtesse d'Adhémar. Mais cette publication a été faite en opérant « un choix très réduit » de ces lettres, au point qu'il ne s'agisse plus ici, selon Jean Rivière, qui en fait le compte rendu dans la *Revue des Sciences religieuses*, « d'une "direction" spirituelle au sens classique du terme, mais plutôt, comme s'expriment quelque part les éditeurs (t. II, p. 276), d'un "échange de vues générales et supérieures" », entre personne de grands talents.
- 4 On comprendra mieux que cette thèse repose sur la direction d'une petite quinzaine de personnes dont seulement trois hommes, et, si l'on s'en tient aux occurrences de chacun et chacune, pour l'essentiel sur le parcours de six femmes et d'un homme dont le travail sur cette correspondance constitue l'ossature de ce travail. Cette concentration a quelque inconvénient, celle par exemple de donner une place prépondérante à Madame d'Adhémar, déjà citée, et surtout à Madame de Menthon, une dirigée de Mgr Dupanloup, omniprésente. Il est dommageable, de ce fait, qu'une étude relativement récente sur la direction de conscience, de Dominique-Marie Dauzet, sur Mgr d'Hulst (Claude Bressolette, *Monseigneur d'Hulst fondateur de l'Institut catholique de Paris*, 1998, p. 245-258) n'ait pas été utilisée tant pour le cas étudié, Marguerite Sorin de Bonne – personnalité qui n'aurait pas déparé dans la collection ici réunie –, que pour le point de vue adopté, celui du directeur, puisque ce sont ses lettres, seules disponibles, qui sont utilisées pour dresser un portrait en creux de la dirigée, laquelle ne manque pas d'intérêt. Le même article de plus aurait fourni une autre indication intéressante, la publication rapide, au lendemain de la mort de Mgr d'Hulst, en 1896, d'un choix éclairant de ses *Lettres de direction* (1905, XXX-380 p.), publication qui confirme aussi la paradoxale publicité accordée à ce commerce de l'intime l'année même où les députés vont voter la séparation des Églises et de l'État et qui s'insère exactement entre celles, utilisées par Caroline Muller, de Henri Didon (1903) et de Léopold Beaudenom (1919) dont l'auteure aurait pu aussi regarder divers traités, fort lus, sur la direction spirituelle.
- 5 On entre dans cet ouvrage par une double porte. D'abord par un prologue sur la direction de conscience, vue comme de l'intérieur, puis par une introduction plus copieuse, partant de l'historicisation du sujet traité pour aboutir aux modalités de la correspondance. La masse de l'ouvrage est répartie en cinq chapitres, dont les titres explicitent inégalement le contenu : 1. « Dans l'armée silencieuse des femmes catholiques, sur le front de la reconquête des âmes » ; 2. « Le Bon Dieu est à la mode » ; 3. « Aimer, obéir, contester » ; 4. « Liberté de papier » ; 5. « Qu'il fasse ce qu'un homme

doit faire ». Les quatre premiers chapitres sont en effet consacrés à la direction des femmes, et le dernier, à celle des hommes. À des conclusions brèves s'ajoutent les ingrédients resserrés d'un travail de recherche (sources, bibliographie et index des noms), à quoi s'ajoute un mince glossaire d'une dizaine de termes.

- 6 Ce qui, à mon sens, fait la grande qualité de cette thèse est la découverte, évidente, pour qui fréquente une telle production, de la non-spontanéité de l'écriture de soi, ou plutôt d'une spontanéité qui, pour la personne même qui s'écrit, se cherche indéfiniment à travers une manière de se dire dans l'immédiateté qui du journal qui de la correspondance. Ce que cette thèse permet de comprendre, à travers ces exemples de direction de conscience, c'est l'existence d'un théâtre à la Tchekhov, remis en scène dans les décors de l'historiographie du genre, où des femmes, souvent jeunes, sont le plus souvent les spectatrices de leur propre vie, mettant avec la pudeur du désespoir les mots disponibles, ou l'euphémisme est roi, sur la manière dont elles sont souvent dépossédées de leur vie ordinaire, point uniquement par la violence physique d'un conjoint ou par un écart de conduite qui ne leur sera jamais pardonné. Tout n'est point certes tragique, de fortes personnalités résistent, et ces femmes savent prendre leurs marques sinon leur aise dans les contraintes d'une vie mondaine qui, après tout, offre aussi bien des agréments. « Et Dieu dans tout cela ? », me demandait un étudiant prêtre dans un séminaire, sans doute sur les écrits de Thérèse de Lisieux. Poser à mon tour la même question renvoie plus précisément à cet essentiel bien résumé dans le premier terme du bref glossaire, *discernement* : la capacité du directeur à « comprendre le plan divin pour un dirigé » ou à « interpréter le projet de Dieu » sur lui. Redoutable privilège dont on voit très peu l'efficacité, dans la mesure où il s'inscrit dans des contraintes sociales strictes, le plus souvent du mariage. Comme il est toujours difficile de tracer une voie qui puisse unir le respect des convenances sociales au choix d'une vie spirituelle qui demande des renoncements peu compatibles avec celle-ci, le directeur voit son rôle plus d'une fois se modifier, entremetteur pour faire aboutir un mariage voulu par la famille ou confident attentif mais peu efficace des contraintes ou des contrariétés d'une vie de couple.
- 7 Ce travail d'équilibriste est encore plus visible quand le directeur de conscience a la malencontreuse idée de diriger plusieurs personnes d'une même maisonnée, inconscient d'évidents conflits d'intérêt, incapable alors de satisfaire toutes les demandes, surtout quand une dirigée refuse de jouer le jeu, livrant le récit de ses souffrances « sans autre souci que d'alléger sa vie ». Et Muller de commenter justement : « le progrès moral n'est qu'un prétexte pour obtenir le droit de parler de soi, pour être enfin légitime dans l'affirmation d'une parole autonome » (p. 266). Reste alors au directeur de conscience à se réfugier dans l'évitement, le silence, la rupture donc de la direction de conscience, alors que le plus souvent c'est lui qui cherche à écarter des concurrents, notamment des confesseurs occasionnels qu'il peut considérer comme tels.
- 8 Mais le plus souvent, la direction de conscience est jugée, surtout au début de son exercice, comme une bonne thérapeutique et il n'est pas rare de voir dans un milieu homogène, comme des étudiants d'un même collège, ceux qui sont satisfaits chanter les louanges de leur directeur et lui faire de la publicité, attirant ainsi d'autres personnes à lui ouvrir leur âme. Cercle vicieux car si le succès de grands directeurs sert aussi à nourrir leur réputation et à satisfaire les « *followers* » qui ont fait ce choix, il réduit

d'autant la capacité d'attention à chacun, introduit d'inévitables inégalités dans les échanges, ce qui crée, comme on l'a vu des frustrations.

- 9 Ce qui fait la qualité de ce premier travail, c'est l'effort de lecture de cette correspondance, la capacité à trouver les passages les plus significatifs, l'attention qui lui est portée, même si l'analyse explicative, souvent éclairante, peut paraître parfois redondante. Cette attention empathique est incontestablement la caractéristique de cette immersion dans la direction de conscience selon le point de vue des dirigées, mais, faut-il encore le rappeler, de dirigées qui ne vivent pas une aventure spirituelle singulière ou qui ne portent pas un projet innovant demandant un accompagnement particulier, comme le furent, un siècle plus tard, Marie de la Trinité, engagée contre son gré dans la fondation des dominicaines des Campagnes, ou Madeleine Delbrêl et sa communauté de femmes laïques d'Ivry. On voit bien aussi les mutations possible de la direction au fil du temps, quand ces correspondances se vivent dans la durée, parfois de toute une vie : elles peuvent se muer en amitié entre deux personnes susceptibles de se confier l'une à l'autre en toute sécurité. Mais parfois la dirigée s'émancipe comme l'incommode Madame de Rakovska dont les sujets de fâcherie avec son directeur ne manquent pas, de l'éducation de sa fille à la gestion de sa fortune, de son caractère entier à son antiféminisme viscéral, deux éléments qui rendent difficile toute participation à quelque sociabilité religieuse que ce soit, même minimale.
- 10 La brève et dense conclusion de cette étude insiste sur la qualification de ce « récit de soi » qui « est un récit qui soigne ». Face au directeur, dont la fonction est de dire la norme religieuse, dans toute sa rigueur quand il le faut, chacune garde la capacité de « bâtir son refuge entre désir sincère de progrès et approfondissement de soi. Cette histoire est donc aussi une histoire de liberté » (p. 336). Mais est-ce vraiment ce que dit Arthémine de Menton, exposant sa tentation à son directeur dans un texte superbe qui précisément ouvre cette conclusion ? « Il me vient à l'esprit que vous êtes de ces maîtres habiles, que vous vous êtes emparé de mon âme et que je subis tout le joug » Et, d'apporter elle-même la réponse, rendant par là même inutile et inopérante celle de son directeur, « je veux le joug » car « il est doux de ne pas être laissé à soi-même, ce qui me mettrait en danger de devenir folle » (p. 335). Conscience donc d'une emprise que le sujet transforme en servitude volontaire pour échapper à la folie. La liberté ici échappe... Louons en tout cas le risque pris par l'auteure de donner la liberté de conclure autrement qu'elle-même en livrant au public de tels textes

AUTEURS

CLAUDE LANGLOIS

Paris, EPHE – GSRL